

La naissance de Costanza Safamita dans le palais  
de Sarentini le 22 mai 1859

Dans sa chambre, la baronne gisait sur une table de salle à manger apprêtée comme un autel, tendue de couvertures de laine, de toile cirée et de draps du coton le plus fin bordés de broderies serrées : ses jambes soulevées reposaient sur des coussins, pudiquement couvertes d'un drap. L'après-midi les domestiques l'avaient transportée d'urgence de la petite salle à manger, quand la baronne avait perdu les eaux pendant qu'elle déjeunait avec sa tante et belle-sœur la baronne Carolina Arrassa dello Scravaglio.

La chambre bourdonnait. Les femmes de service reconfortaient la baronne épuisée, abandonnée sur les coussins entassés derrière son dos et sa tête : elle semblait prête à s'assoupir. Les voix s'éteignirent comme par enchantement.

Pina, l'accoucheuse de la famille, assistée de sa nièce et apprentie Filomena Battaria et de Celestina Vite, également accoucheuse, était à l'œuvre au bout de la table. Trois femmes de chambre, immobiles comme des statues, tenaient les lampes à huile, pendant que les autres s'affairaient à exécuter en silence les ordres de Pina. Amalia, la nourrice de l'enfant qui allait naître, avait été reléguée dans un coin de la pièce et restait là, immobile, sur un tabouret, elle faisait partie du trousseau de la nouveau-née.

La baronne était en plein travail. Pina examinait la dilatation à la lumière de la lampe adroitement dirigée par sa nièce : elle apercevait le crâne de l'enfant. Elle posa la main droite sur le ventre tiède de la parturiente : les douleurs se succédaient mais elle ne se plaignait pas. Pina poussa un soupir. La baronne souffrait : un malheureux vagin dilaté. C'était le destin de certaines femmes de n'être pas faites pour avoir des enfants, cela arrivait aussi chez les riches. Les hommes Safamita le savaient mais ne leur laissaient pas de répit, après la mort du premier-né ils s'acharnaient à vouloir des héritiers. Stefano lui était né sept ans plus tôt – un véritable miracle –, mais ensuite des fausses couches fréquentes et douloureuses s'étaient succédés. Pina avait fait ce qu'elle n'aurait pas dû. Deux ans auparavant, elle avait osé suggérer au jeune baron de renoncer à avoir des enfants, ils avaient déjà un fils : beaucoup de maris veillaient à les éviter pour la santé de leur épouse, et pourtant ils avaient des satisfactions, et comment ! Ce discours n'avait pas plu au jeune baron mais, peut-être parce qu'elle avait bien choisi son moment, il n'avait pas semblé offensé. Il avait répondu sèchement que certaines demi-mesures convenaient à des femmes comme Pina, mais pas à sa baronne. Puis, cette unique fois, il était allé jusqu'au bout.

Les dernières douleurs de l'expulsion arrivaient : blême et moite, la baronne cherchait à se redresser en s'aidant de deux femmes, les bras agrippés aux leurs, les ongles presque enfoncés dans leur chair, elle gémissait, mais elle restait pliée en avant pour voir. Une dernière poussée, encore un effort, puis un cri rauque, profond : la tête était sortie. Pina se redressa vite, comme si elle voulait reprendre des forces avant le dernier combat, elle avait l'air d'un furet. Elle se pencha de nouveau, repoussa du coude la mèche qui lui tombait sur le front et se remit à travailler avec

une concentration absolue : elle était considérée à juste titre comme la meilleure accoucheuse de la région. Elle tenait la tête entre ses mains ; au rythme des poussées de la mère, elle aidait l'enfant à terminer sa métamorphose de fœtus en nouveau-né ; voilà, elle était sortie, Pina l'avait tout entière entre les bras, parfaite.

« Une fille est née à la baronne ! » cria-t-elle pour se faire entendre dans l'antichambre où, avec leur sœur et les nonnes, attendaient les deux barons. Elle secoua la nouveau-née pour lui ouvrir les poumons et celle-ci hurla. Elle paraissait en parfaite santé. Elle la donna à Celestina pour qu'elle lui coupe et lui noue le cordon ombilical, lui perce les oreilles et la vérifie entièrement, et elle retourna s'occuper de la baronne qui pleurait étendue sur sa table.

« Je ne veux pas de fille, ce devait être un garçon, non, non, non... »

Celestina s'était approchée d'elle avec l'enfant dans les bras, enveloppée d'un linge. La baronne lui lança un regard fatigué et torve, elle la repoussa du bras et se couvrit les yeux. Elle sanglotait. Elle ne veut même pas expulser le placenta, elle paraît plus éplorée cette fois-ci que lorsqu'ils arrivaient mort-nés, pensait Pina. Les nobles sont fondus, mais je ne me serais jamais attendue à ça. Une petitoune vivante et saine est née, mais sa mère pleure et ne veut pas d'elle. Aucune des femmes n'osait plus reconforter la baronne ; silencieuses et consternées, elles observaient les accoucheuses affairées et disparaissaient l'une après l'autre sous divers prétextes : remplir les brocs d'eau chaude, emporter les draps sales à la buanderie, annoncer à la domesticité l'heureuse nouvelle et commencer à cancaner.

La baronne Scravaglio entra, laissant la femme de chambre avec les nonnes. Sa nièce et belle-sœur répétait machinalement : « Non, non, je ne veux pas d'une fille », en haussant le ton chaque fois que ses forces le lui permettaient.

« Caterina, le fils tu l'as déjà. C'est bien d'avoir une fille, les filles vous reviennent toujours », lui dit la baronne Scravaglio. Comme Caterina ne l'écoutait pas et lui avait tourné le dos avec agacement, elle s'approcha de la nourrice, très occupée par la nouveau-née. Belle, elle ne l'est sûrement pas, se dit-elle, on dirait un singe albinos, la peau tachetée, pleine de poils sur les épaules et même sur la figure, chevelue... Une horreur.

On ne distinguait pas la couleur de ses cheveux dans la pénombre. Elle ordonna qu'on lui apporte d'autres bougies. Deux domestiques accoururent, portant chacune un chandelier à cinq branches. Droite et hautaine, elle tournicotait au-dessus de la nourrice, le regard chargé de dégoût devant la chevelure de l'enfant : elle était rouge feu. La nourrice s'en rendit compte. Elle murmura à la baronne quelques compliments embarrassés, mais ensuite, oubliant sa condition, elle s'exclama : « Qu'est-ce que vous regardez, laissez-nous toutes les deux tranquilles ! »

La baronne Scravaglio s'éloigna ; puis elle s'arrêta à un bout de la table : déconcertée, elle regardait l'accouchée. Celle-ci hurlait : elle refusait même de suivre les conseils des sages-femmes, au point que Pina dut la contraindre à expulser le placenta à force de massages et de pressions énergiques sur le ventre. Dans cette maison, depuis que Mimì s'est marié avec sa nièce, ils sont tous devenus fous, y compris la nourrice ! se dit la baronne Scravaglio, et elle tourna les talons pour retourner dans l'antichambre sans dire au revoir à personne.

Les petites religieuses envoyées exprès par donna Assunta Safamita pour implorer la protection de la Vierge sur la mère et l'enfant qui allait naître étaient restées seules dans l'antichambre. Gauches et mal à l'aise, elles étaient assises toutes droites dans les fauteuils, visiblement affolées. Leur pudeur virginale bouleversée par le mystère de la naissance, elles étaient exposées en outre à un

langage violent, inconnu, dont elles ressentiaient la contamination. La baronne Scravaglio leur jeta à peine un coup d'œil en se hâtant de traverser l'antichambre en direction du salon vert où s'étaient réfugiés ses frères, loin de la scène de l'accouchement.

« Elle est rousse et paraît en bonne santé, annonça-t-elle. Mais qui avait les cheveux roux chez les Safamita ? »

Guglielmo, le plus âgé, demanda : « Comment va ma fille ? »

Domenico répétait, comme s'il se parlait à lui-même : « Cette fois-ci elle souffre beaucoup, ma Caterina. » Il se pencha en avant sur son fauteuil et se prit la tête entre les mains.

« Je ne m'attendais sûrement pas à une rousse, il n'y a jamais eu de roux chez les Safamita », ajouta sa sœur. Debout au milieu du salon elle exigeait une réponse.

« Tu as toujours été une crétine, Carolina, et une ignorante : sur un tableau du palais de Palerme, il y a une aïeule rousse, dit froidement Guglielmo en se levant. Je vais voir ce qui arrive à Caterina et faire la connaissance de ma première petite fille. »

Costanza tétait, accrochée voracement au sein de sa nourrice. Son grand-père Guglielmo Safamita, baron di Muralisci, la regardait, plongé dans ses pensées. Il effleura sa petite main et se dirigea vers sa fille. Caterina reposait, épuisée, dans le grand lit à baldaquin. « Tu veux la voir ? » lui demanda-t-il tendrement. L'accouchée ouvrit les yeux : « Non, non, ce devait être un garçon. » Elle se remit à pleurer et son père quitta la pièce.

Domenico Safamita alla droit à l'enfant qui ne continuait de téter que pour le confort. Il resta sans bouger, planté les jambes écartées, les mains croisées dans le dos. Les femmes qui s'affairaient encore dans la pièce s'arrêtèrent pour regarder, protégées par la pénombre. La nourrice avait écarté la nouveau-née de son sein qu'elle avait laissé découvert, gonflé et blanc, le mamelon sombre et enflé. Sans pudeur, elle tendait l'enfant au jeune baron en la soulevant dans ses bras ronds, nus jusqu'au coude. Le baron la reçut dans ses grandes mains d'homme. Il la regardait pensivement en la tenant à bout de bras comme un petit animal, les yeux fixés sur sa frimousse camuse. Il l'appuya sur son bras droit, la serra fort contre sa poitrine et s'approcha à pas lents de sa femme : « Amour de ma vie, quelle belle fille tu m'as faite. Regarde-la. » Et il s'assit au bord du lit, en baissant le bras pour mieux lui montrer la petite.

La baronne tourna la tête de l'autre côté avec un mouvement de colère. « C'est une fille, je n'en veux pas, ce devait être un garçon, murmura-t-elle.

– Retourne-toi. » Le baron avait pris le ton impérieux, froid et distant des Safamita. « Regarde-la, cette fille que tu as faite est la mienne, tu comprends ? C'est ma fille. Je l'aime et tu dois l'aimer aussi. Tu as compris ? » Il parlait à voix basse pour ne pas être entendu des femmes collées contre les murs, craintives et embarrassées, mais tout oreilles.

Lentement le jeune baron souleva l'enfant en se penchant un peu sur elle. Ses longues moustaches et sa barbe effleurèrent la petite fille en la cachant aux regards des autres pendant qu'il lui couvrait les joues de petits baisers. Il la coucha près de sa mère sous le drap de soie. Il se redressa et les observa, côte à côte. Il s'inclina enfin pour embrasser sa femme : les lèvres sèches de Caterina étaient serrées, elles ne s'entrouvraient pas, et il dut forcer pour entrer sa langue. Ils s'embrassèrent avec passion. Les domestiques étaient habituées à ce spectacle, mais pas les autres

femmes. Celestina et la nourrice regardaient, gênées : eux, indifférents, continuèrent de s'embrasser.

La petite semblait poussée vers le bord du lit. À cet instant même le baron revenait dans la pièce et son arrivée interrompit tout.